

Michel Sandt

Tous les chemins
ne conduisent pas à Rome

Essai autobiographique
et recherches sur nos religions

Michel Sandt:
Tous les chemins ne conduisent pas à Rome
Première édition : 2025

© Edition Lavallée, Berlin
www.edition-lavallee.de

Couverture et mise en page : Mai Ideapolis
Photos : M. et N. Sandt ; couverture: M. Harris auf Pixabay
Imprimerie : www.top-buch.de, Darmstadt
Printed in Germany
ISBN 978-3-939739-05-0

Avant propos

C'est en 1997-98 que je rédigeai la première moitié de cet essai : je venais de quitter la France pour Berlin, et tenais à fixer par écrit ce qui constituait déjà une longue expérience dans le monde de la croyance. J'avais alors 39 ans. Mais je la complétais une vingtaine d'années plus tard, par de nouvelles expériences et découvertes qui me donnèrent plus de recul.

On trouvera ici tant un cheminement géographique, historique, qu'intellectuel. En effet, s'étendant sur près de six décennies, il est ponctué par des faits marquants de l'actualité de 1968 à 2025, et un mûrissement personnel sur les questions religieuses. Il me semble

qu'au vu de l'évolution technologique récente (archéologie, Internet...) et de deux événements passés relativement inaperçus, un souffle vient d'être donné aux chercheurs de vérité, et qu'en même temps un certain nombre de dogmes de nos religions vont être sérieusement remis en question. Celles-ci vont à mon avis devoir évoluer, sinon décliner peu à peu en leur état...

Voici donc, sous forme autobiographique, une sorte de panorama sur ces questions qui occupent encore notre temps. De l'enfance en Lorraine dans une famille catholique (années 1960-70), en passant par des études universitaires à Lyon (début des années 1980), pour poursuivre à Paris pendant douze ans, complété en Allemagne à partir de 1996 par d'ultérieures recherches jusqu'en 2025, c'est un ensemble varié de points de vues sur le christianisme essentiellement, mais aussi sur l'islam et le judaïsme, moins sur les conceptions extrême-orientales. Tout cela m'était déjà bien présent à l'esprit au moment de quitter Paris, je pensais que cet écrit allait pouvoir être enrichissant à la lecture, en même temps qu'utile à moi-même. "Mais, dira-t-on, pourquoi s'attarder à des "vieilleries", puisque les religions n'intéressent plus personne ?!" Il est vrai qu'elles n'ont plus en Occident l'aura qu'elles avaient dans le passé. Il est vrai aussi que certains (issus des mouvances catholiques, protestantes, etc...) donnent parfois l'impression d'être dépassés par l'air du temps, encore adeptes de sacrements ou concepts considérés par d'autres comme "illussoires". Quant à l'islam, on voit bien à quel point les médias, outils du pouvoir, et les pouvoirs eux-mêmes, l'instrumentalisent pour attiser des guerres. Et pourtant les croyances perdurent, les peuples continuent de s'y référer, en particulier quand vient l'épreuve du vide ou d'extrêmes tensions.

Pour ma part, j'ai toujours été sensible à une certaine spiritualité. Dans la vie professionnelle par exemple, j'ai constamment maintenu une distance par rapport aux activités où s'engouffrent toute l'énergie et les ressources personnelles, sur une trop longue durée. Mais mes dernières découvertes allaient me faire comprendre plus nette-

ment qu'un des traits des religions instituées à travers l'histoire est de "parquer" les peuples dans des enclos et de les diriger à leur guise. D'empêcher aussi qu'ils ne communiquent entre eux et ne se rendent compte qu'ils sont en fait très proches les uns des autres et n'ont besoin ni de meneurs, ni de prêtres ou docteurs. Partant du latin *religare* (relier), ceux-ci se donnent soi-disant pour mission de nous relier à Dieu. Ils ont la plupart du temps fabriqué un faux visage de Dieu, ils l'ont masqué de sorte que maintenant nous ne le voyons plus.

Sortir du cloisonnement est donc un objectif de cet ouvrage. Et ce cloisonnement ne se trouve bien sûr pas seulement dans ce qu'on a coutume de qualifier de "saint". On le retrouve dans des idéologies qui ont aussi leurs dogmes, leurs saints, leurs disciples. Ce sont des idéologies politiques, économiques, financières, pseudo-scientifiques (celui qui enfreint les dogmes en récoltera bien des déboires...). Or, il s'agit de devenir soi-même "théophore", c'est-à-dire libre, sans préjugés, créatif et aimant du monde entier. Il faut pour cela faire appel à son intelligence et à son coeur.

Quand on pense au stade mondial médiocre dans lequel nous nous trouvons encore : des nations immenses sur le point de se faire des guerres atomiques et de tout détruire ; des peuples incapables de gérer leurs problèmes de surpopulation ; une humanité surexploitant une planète fatiguée... Certains diront encore : "Tout est déjà là, il n'y a rien à faire et rien de nouveau sous le soleil !" Il y a en réalité à régénérer, reconstruire et s'engager vers un nouveau stade de la civilisation, en commençant par soi-même... Pas de quoi s'ennuyer !

Berlin, juillet 2025

I

Quelque part en Lorraine

Je suis né en 1958 en Lorraine, dans la petite commune de Bure (Meuse). Mes parents étaient éleveurs, sur une assez grande ferme entre les villages de Bure et Ribeaucourt. L'un se trouve sur une partie plus élevée que l'autre, et c'est donc en descendant vers une vallée que l'on passe devant les bâtiments de la ferme. Si mon nom est de consonance germanique, c'est qu'en fait mon grand-père était mosellant. Son métier était laboureur dans des villages frontaliers du Luxembourg. Or à la fin des années 1920, on faisait offre à venir s'installer en France pour mettre les campagnes en valeur. C'est ainsi qu'en 1928, il avait acquis avec sa femme cette vaste ferme tout encore

en friches, et qu'ils étaient arrivés accompagnés de leurs enfants déjà nombreux, avec un chariot tiré par des chevaux, sur lequel ils avaient hissé leurs humbles possessions. Au dire de mon père qui était alors très jeune, cette période fut difficile et l'année suivante, à cause de la crise économique, ils s'étaient même demandé s'ils n'allaient pas devoir retourner en Moselle. Mais finalement ils restèrent, soutenus sans doute par une grande opiniâtreté et leurs croyances religieuses, puisqu'ils étaient de religion catholique.

Quand je suis né, la situation avait déjà bien évolué car il y avait trois foyers sur la ferme : celui de mes grands-parents encore actifs, celui de mon père (j'en étais le quatrième et dernier enfant) et celui de l'un de mes oncles qui habitait une maison bâtie entre-temps. Depuis également, une fromagerie avait été construite à côté, qui avait pris le nom d'"Entreprise Frères Sandt". Mes parents produisaient une partie du lait avec leur troupeau de vaches, le jeune oncle qui avait pu faire quelques études dirigeait la fromagerie, approvisionnée aussi par les troupeaux des villages voisins. Mais la malchance (qualité de l'eau d'approvisionnement ?) ou le manque d'expérience de l'oncle, la crédulité de mon grand-père qui peu à peu hypothéqua la ferme pour soutenir l'entreprise, se soldèrent après une dizaine d'années par une faillite. La ferme fut vendue et, pour ne pas être sauvagement mis dehors, mon père seul pu rester une quinzaine d'années encore, en fermage sur ce domaine qui avait été le patrimoine familial. L'oncle dut déménager pour une petite ville du département avec obligation de loger et de subvenir aux besoins des grands-parents, qui déménagèrent avec lui.

Mes souvenirs du fonctionnement de la fromagerie remontent à ma cinquième ou sixième année. Enfant, je me trouvais souvent avec ma cousine d'une année plus jeune que moi, et nous allions ensemble dans la ferme, près des écuries, dans le grand jardin, parfois avec les ouvriers. Un jour, ils nous donnèrent un fromage que nous nous empressâmes d'aller manger en cachette. Il y avait les salles froides, la salle d'emballage des fromages, les quais, la chaudière, et le passage

fréquent des camions qui apportaient le lait. Près du grand jardin, une pompe à essence. Je n'étais pas encore conscient des problèmes, jusqu'au jour où, seuls, nous sommes restés sur la ferme. Pour aller à l'école à Bure, ce que nous devions faire à vélo, nous ne serions plus que quatre, et bientôt trois car ma soeur aînée irait en pension dans la ville de Toul. Et la fromagerie fut dès lors un ensemble de bâtiments vides que mon père allait progressivement aménager en écuries. Du reste, parce que nous étions encore trop jeunes pour pouvoir apporter une aide dans le travail, à l'exception de mon grand frère Jérôme, il remplaça assez rapidement le troupeau de vaches par des boeufs et simplifia l'exploitation de la ferme : de l'élevage seulement, à partir de veaux achetés à huit jours, et la fenaison en été, que nous faisions en deux mois, lui et les trois garçons que nous étions, aidés par ma mère dans les premières années.

Au début, nous allions donc à l'école communale de Bure, à trois kilomètres de là. Pour le petit garçon que j'étais, c'est la montée à vélo qui s'avérait le plus difficile, et bien sûr le froid et la neige en hiver. Mais je progressais bien dans les devoirs scolaires. C'est un instituteur qui nous enseignait, au rez-de-chaussée de la mairie où il logeait avec son épouse. La classe n'était pas très nombreuse et il arriva un moment, dans toute la région, où des autobus firent le ramassage scolaire pour regrouper les élèves à Montiers-sur-Saulx, bourgade plus importante de l'autre côté de la forêt de Montiers. J'avais alors sept ou huit ans. Pour mon grand frère, ce fut un soulagement car l'instituteur du village l'avait pris en grippe depuis longtemps. Moi, je me retrouvai dans des groupes plus nombreux, non plus de quatre élèves comme c'était le cas à Bure. Mais j'eus la chance de rester premier au classement mensuel, un orgueil qui me poursuivra longtemps.

A l'école de Montiers, je gardais contact avec mes camarades de Bure, qui étaient au nombre de trois. Si dans les premières années nous étions encore dans des classes voisines, nous demeurions proches ne serait-ce que par les heures passées dans l'autocar, le matin à l'aller, le

soir au retour. Certaines activités nous sont restées communes pendant un certain temps, comme le catéchisme. Le village de Bure ayant moins d'habitants que par le passé, c'est le curé de Mandres qui s'en occupait. Devant le lavoir à Bure le jeudi après-midi, il venait nous chercher avec sa voiture, pour une heure ou deux de catéchisme dans son presbytère. Nos familles étaient pieuses, les mères tout au moins, et c'était un devoir à faire comme les autres disciplines scolaires. Et puis, il y avait au bout d'un certain temps la "première communion" (c'est-à-dire le moment où, comme les adultes, on irait prendre l'hostie), puis la confirmation, et enfin la communion solennelle à l'âge de 12 ou 13 ans. Dans les trois cas, on recevrait des cadeaux, la montre étant celui de la communion solennelle. Souvent, un appareil photo y était ajouté, et le tout avait évidemment un effet stimulant. Comme à l'école, je prenais les choses assez au sérieux, mes leçons étaient toujours apprises, même s'il s'agissait du catéchisme qui pourtant n'empêcherait pas de passer dans la classe supérieure. Lors de la com-



*Procession des communiant, du presbytère à l'église
(Mandres-en-Barrois, 1971)*

munition solennelle par exemple, bien qu'à un moment donné j'ai douté de l'utilité de celle-ci jusqu'à la remettre clairement en question, j'avais été choisi pour rédiger et lire un texte lors de la venue de "Monseigneur ...". J'étais en réalité habitué à lire les textes à l'église, ce qui revenait à chaque dimanche à deux des enfants de choeur.

Grandir à la campagne, et plus encore dans une ferme, a été pour moi une véritable joie, d'autant que le couple de mes parents était uni et harmonieux. C'était un contact permanent avec la nature, les animaux les plus variés, le jardinage. Les animaux que j'ai pu élever ne se comptent pas, des oiseaux (canaris, bengalis, perruches, tourterelles, chardonnerets, etc...) aux rongeurs (lapins, hamsters, cochons d'Inde), poissons, chats, mais aussi ceux de l'élevage (veaux, moutons). Le jardinage, nous l'apprenions très tôt par les travaux que notre mère nous donnait régulièrement. Mes camarades de Bure connaissaient bien sûr ces domaines aussi, et souvent nous comparions nos expériences. Il y avait encore les aventures en forêt, dans les champs. Par ailleurs, la rivière qui coulait devant la ferme constitua un lieu de multiples aventures : construction de barrages, capture de poissons, fabrication de barques, de bateaux à voile miniatures, de petits bateaux à moteur. Cette rivière n'était pas profonde ni dangereuse, sauf au moment des inondations en automne et au printemps. En été, elle était hélas souvent à sec. En hiver, nous avions encore les joies de la neige, et nous construisions des luges de différents modèles, à quoi s'ajoutaient les glissades sur la rivière gelée. A d'autres moments de l'année, c'était aller cueillir des champignons, ramasser des escargots, attraper des grenouilles. Il y avait aussi le moment des cerises, des mirabelles, des pommes. En forêt, nous voyions parfois des chevreuils, des sangliers, dans les champs des renards, des lièvres. Dans la ferme même, toutes sortes d'oiseaux nichaient : hirondelles, tourterelles, tous les oiseaux domestiques. Et bien sûr quelques autres animaux apparaissaient quelquefois, tels que belettes, martres, chouettes. Quand je pense à tout ce qui a contribué à épanouir mon enfance, je m'attriste de ce que, dans les grandes villes, des millions d'enfants

n'en aient plus connaissance que par des livres ou des écrans informatiques. Et, descendant de leurs immeubles, ils ne voient devant leurs portes que voitures, vitrines, kiosques recouverts de journaux aux images souvent insipides (violence, pornographie, ravages divers).

Au C.E.G. (Collège d'Enseignement Général) de Montiers, j'étais précédé par mes deux frères, l'un ayant deux ans de plus que moi (Armand), l'autre quatre (Jérôme). Notre soeur, Béatrice, de six ans plus âgée que moi, était en pension à Toul, dans une école privée appelée "La Doctrine Chrétienne", tenue par des religieuses. Dans cette même école avait été ma mère un certain temps, jusqu'à ce que le décès de sa propre mère la rappelle à la maison pour s'occuper de ses jeunes frères. C'était peu après la seconde guerre mondiale. Mais elle avait gardé souvenir de cette institution et puisqu'elle n'avait pu devenir institutrice comme elle l'aurait souhaité, elle avait tenu à ce que sa fille y étudie à son tour. Et tous les 15 jours, lorsque Béatrice revenait à la ferme, nous entendions beaucoup parler de "soeur une-telle", de "mère supérieure", de l'archiprêtre, etc... Plus tard, elle alla à l'Université à Nancy pour devenir professeur de français, et c'était encore plus intéressant. Et comme nous apprenions tous bien à l'école, comme il n'y aurait pas de ferme à reprendre, c'est naturellement vers les études que nous dirigeaient nos parents. Nous n'étions guère nous-mêmes attirés par la terre dont notre père ne nous vantait guère les mérites : "le dernier des métiers" disait-il. Pourtant, même si ce métier est souvent tributaire du temps, il donnait tout de même ses résultats et permettait de vivre en paix chez soi.

A Montiers, le C.E.G., après l'école primaire dans le bourg même, se trouvait sur les hauts. C'était une construction récente : un bâtiment principal avec sa grande cour, le gymnase sur le côté avec son terrain de sport, et en contre-bas des pavillons jumelés pour les professeurs qui habitaient là. Ce fut pour moi le début d'une plus grande activité sur le plan scolaire. Le programme devenait plus dense en effet, et mon désir de toujours avoir les meilleurs résultats me ren-

dit plus travailleur encore. En classe, j'étais plutôt chahuteur, mais à la maison je ne craignais pas de travailler très tard le soir, très tôt le matin. Période très enrichissante, pendant laquelle j'appris beaucoup. Nos professeurs étaient bons, exigeants, et il n'y avait pas encore cette atmosphère de débâcle qu'on connaît actuellement dans les lycées de banlieue des grandes villes, chargée de violence et de la difficulté du personnel à se faire entendre. Il n'y avait pas encore cette tension explosive dont on parle beaucoup dans les médias. Et quand arrivaient les vacances, nous travaillions avec mon père, soit pour fourrager les boeufs ou nettoyer les écuries en hiver, soit à la fenaison en été, au jardin pour ma mère, un immense jardin où poussaient aussi des betteraves pour les lapins, et beaucoup de pommes de terre. Parfois en été, une cousine de Montiers, d'un an plus jeune que moi, à qui j'allais moi-même parfois rendre visite à vélo, venait pour quelques jours en vacances à la ferme. Je l'aimais bien, elle était intelligente et sensible. Mais mon père ne désirait guère avoir trop de contacts familiaux, comme il avait rompu toute relation avec l'oncle fromager. Son héritage avait été perdu dans la vente de la ferme, sa carrière y avait été brisée en quelque sorte.

Arrivèrent les événements de mai 1968. Des événements considérables dont nous entendîmes parler à la télévision et qui durèrent plus d'un mois. Une grande partie de la France voulait remettre en question son système de production, d'éducation, social, politique. Le gouvernement autoritaire du Général de Gaulle vacillait sous la poussée de la gauche et des idées contestataires. Béatrice à Nancy se trouva dans l'ébullition de sa Faculté de Lettres, Jérôme au lycée de Commercy ne craignit pas non plus de prendre le micro. Armand et moi étions trop jeunes pour nous prononcer. Ce fut une remise en question sociale assez profonde, qui ne se jouait pas uniquement à Paris. Toutes les régions réagissaient, et les remous sur le plan local existaient aussi : dans les usines, les hôpitaux, les écoles. Grève générale. En famille, cela se traduisit au bout d'un certain temps par des discussions concernant la religion : pourquoi aller à la messe tous les

dimanches, pour entendre les discours d'un curé qui ne manquerait pas de s'opposer aux changements ? Aller à la messe devait être le résultat d'une libre réflexion, non d'une tradition. D'ailleurs, on ne manqua pas de signaler que certainement Jésus avait une sensibilité de gauche. Pour ma mère, ce fut assez dramatique : pleurs, déceptions, sentiments de culpabilité d'avoir "échoué dans sa mission". Mon père, libéral et beaucoup plus critique à ce sujet, ne s'y opposa pas. Au contraire, il sembla y voir un élément positif, au moment où, de plus en plus, l'Eglise Catholique lui apparaissait manipulatrice et arriérée : avec ses sacrements, la soumission qu'elle exigeait, ses compromissions passées (pendant la seconde guerre mondiale notamment). Il avait lui-même le sentiment d'avoir été "mené en bateau" par la doctrine qu'elle présentait. Un autre détail avait été déclencheur : six ou sept années auparavant, alors que Jérôme et Armand étaient encore en rapport avec le catéchisme, le précédent curé avait proposé de les emmener, avec un autre jeune de la paroisse, pour un petit voyage à Gérardmer, dans les Vosges, célèbre pour son lac. Au retour, Jérôme s'était plaint de caresses qu'il lui avait prodiguées au cours du périple. On décida alors de ne plus aller à la messe à Mandres, mais à Biencourt, de l'autre côté. Mais là, c'était un prêtre ténébreux qui n'enchantait guère plus, si bien que petit à petit le lien avec ce genre de choses diminua. Du reste, mon père gardait un souvenir mitigé de cette époque où ses parents, en bons catholiques, faisaient parfois venir des prêtres à la ferme, lesquels y tenaient séance. "A ce moment, disait-il, il n'aurait pas été bon de venir avec des idées contestataires. C'était une véritable boîte à curés !" Sa jeune soeur était d'ailleurs devenue carmélite, rompant, d'une façon bien étonnante, ses fiançailles avec un jeune homme de la région. Or, on ne voyait jamais d'un mauvais œil qu'un enfant de la famille entre dans les ordres, sorte de passeport pour toute la famille vers le ciel, en quelque sorte.

A partir de ce moment donc, plus de distance fut prise à l'égard de la religion. Ma soeur qui finissait ses études parlait déjà de son fiancé,

mon frère Jérôme s'engageait aussi dans cette direction, le bac venant d'être passé. Pour Armand et moi, ce n'était pas encore le cas. J'allais pour ma part quitter le C.E.G. de Montiers pour rejoindre le lycée de Bar-le-Duc, où lui-même avait déjà passé deux ans en tant qu'interne. A la ferme, on parlait plus fréquemment du moment où nous partirions, car le bail arriverait bientôt à échéance, deux ans plus tard, en 1975. Je rentrai donc en "seconde C", la section réputée la plus difficile, car consacrée essentiellement aux sciences dites exactes : mathématiques, physique, chimie. Ce fut plus exigeant qu'à Montiers, c'est certain. La vie d'interne constitua un changement notoire. Mais c'était une ouverture vers un autre monde, et bien que Bar-le-Duc ne soit qu'une petite ville, nous pouvions visiter différents magasins, de musique notamment, et rencontrer d'autres gens. Ce fut aussi l'embrasement des premières amours. A l'internat se retrouvaient tous ceux et celles des régions un peu éloignées. Il y avait les salles d'étude pour les garçons, les salles d'étude pour les filles, de même différents dortoirs répartis par étages. Et nous rentrions le samedi après les cours du matin, vers midi. Mon frère, qui était en terminale, venait d'obtenir son permis de conduire, et nous utilisions une petite voiture que mon père avait achetée quelques années plus tôt, pour les besoins de nos études. L'un de mes anciens camarades de Bure faisait le voyage avec nous, et nous partagions les frais d'essence.

Au lycée, c'était donc les sections scientifiques (nommées C) qui avaient le plus de prestige. En C, ceux qui étaient les plus brillants étaient regardés comme des êtres supérieurs. Un caïd en maths, c'était une "bête" disait-on ironiquement, c'est-à-dire un cerveau, un être anormal dans le sens de la supériorité. Et il y en avait quelques-uns. Mais d'autres filières s'ouvriraient sur d'autres horizons : A (littéraire), B et G (économie, gestion), D (sciences de la nature), etc... A la fin du trimestre, une "boum" était organisée à l'internat, soirée dansante où le proviseur venait jeter un coup d'oeil vers 10 ou 11 heures du soir. Les surveillants étaient chargés de faire régner un bon ordre, mais il arrivait que les gars de terminale parviennent à

dérober les clés du dortoir des filles. Le ou la surveillant(e) général(e) pouvait être obligé(e) de se déplacer en cas de problème. Bataille de polochons au petit matin, inévitable en fin d'année scolaire, au mois de juin, juste avant la fermeture des classes. Parfois, le bruit courait qu'on avait trouvé de la drogue parmi les pensionnaires ; un élève pouvait être convoqué chez le proviseur. Mon frère Armand, lui, s'était fait remarquer pour son défi à l'égard de l'institution (entorses au règlement, non respect de la hiérarchie). Redoublant sa terminale pour avoir manqué son bac une première fois, il avait dû être rappelé à l'ordre, et mes parents en avaient été avertis. Rien de tellement grave toutefois, et il réussit son baccalauréat la seconde fois. Ces années de lycée constituèrent bien sûr un enrichissement, mais la lourdeur des programmes, où il fallait apprendre et restituer pendant les interrogations, les formules de maths et de physique qu'il fallait ingurgiter avaient quelque chose de subi, d'autant plus que partout prédominait l'efficacité, les résultats... Une sélection non dite qui faisait qu'aux meilleurs reviendraient, plus tard, les meilleures places dans la société. "Décrocher" le meilleur bac pour entreprendre, après, les études aux meilleurs débouchés. Pour ceux qui étaient en littéraire par exemple, l'avenir serait peut-être moins rémunérateur. Il me semble donc, aujourd'hui, qu'à peine nous trouvions-nous lycéens, nous étions déjà habités par un système hiérarchisé. Et pour ceux que la société flatte ou met aux bonnes places, il faudra certainement beaucoup d'obstacles, plus tard, pour retrouver une humilité et sortir d'un système de valeurs donné. Après le bac, nous ferions des études supérieures et nous allions bientôt quitter la région. Mes parents songeaient à acheter une petite maison dans la région de Nancy où nous irions.

Le fait que ma grande soeur et mon grand frère nous aient précédés, Armand et moi, dans les études, nous faisait gagner du temps : lorsqu'ils revenaient à la ferme pour le week-end, les discussions à table tournaient souvent autour de la vie étudiante, des idées des uns, des positions des autres. Et, n'étant pas possesseur d'un patri-

moine particulier, nous étions plutôt de sensibilité de gauche. Là où nos parents voulaient investir, c'était en nous permettant d'étudier un certain temps. J'entendais donc souvent parler de thèmes littéraires puisque ma soeur commençait à enseigner, de données commerciales puisque Jérôme était dans une école de commerce, ce qui constituait bien sûr une avance dans ma réflexion par rapport à mes camarades de classe. Quant aux loisirs, ils étaient plutôt en rapport avec la musique, car j'avais une guitare depuis longtemps ; et bien que n'ayant jamais eu de professeur, je finissais grâce aux disques rapportés de Nancy à m'y entendre relativement bien. Sur mon avenir, je n'avais pas encore d'idées précises. Il me faudrait d'abord passer le bac, scientifique bien sûr, pour pouvoir ensuite avoir le choix d'une direction particulière. Je songeais à l'agronomie, peut-être en direction de l'aide au Tiers-Monde. Mon frère Armand voulait d'abord faire son service militaire, s'en libérer en quelque sorte, pour peut-être ensuite commencer une formation d'éducateur. Cette formation serait rémunérée, et il tenait à avoir assez rapidement son indépendance. En attendant, nous avions encore à faire la fenaison une dernière fois. Le printemps avait été sec cette année-là, le travail ne fut pas harassant comme à l'accoutumée. Nous le fîmes à trois, tandis que Jérôme, qui venait de se marier, songeait plus sérieusement à ses débuts dans le commerce.

Je repense à la partie littéraire de mon baccalauréat, que l'on préparait lorsqu'on était en première, pour ne pas avoir toutes les matières à passer en même temps l'année suivante. J'étais bon en français, mais il y avait le programme officiel à connaître. J'avais lu des romans de Balzac, Stendhal... C'était ce que, pour un jeune homme de 16 ans, il était de bon ton d'apprécier. J'avoue que pour ma part, ces lectures, déjà parce qu'elles étaient longues, m'ennuyèrent. Ou bien cet ouvrage de Malraux (1), *La condition humaine* dont j'avais fait un exposé alors que j'étais encore au C.E.G.. Le titre donnait l'impression d'une hauteur intellectuelle. Je n'étais bien sûr pas encore en mesure d'en faire une critique réelle, et j'y repense au-

jourd’hui avec le sentiment d’avoir été induit dans le choix de cet ouvrage, qui reflétait surtout la culture officielle. Un autre élément que je n’ai finalement jamais aimé était, au C.E.G. ou au lycée, dans les heures de sport, les jeux collectifs : volley ou handball. Les jeux de ballon ne m’ont jamais plu car, là plus encore que dans les autres disciplines, me semblait se révéler un côté factice qui venait d’abord du fait que nous serions notés pour notre participation. Il fallait donc courir sur le terrain après un ballon, marquer des buts, ou du moins donner la balle à celui qui était en bonne position pour le faire. Puis la balle repartait dans l’autre sens, et encore courir, après un ballon. A d’autres occasions, quand on n’était pas soi-même sur le terrain, il fallait encourager les joueurs en poussant des vociférations des gradins. Non, je n’ai jamais pu jouer ce rôle. Pourtant, je conçois qu’on veuille par ce biais développer l’esprit d’équipe et d’action à mener en coopération. Pas cependant pour être mené comme des moutons après des buts que personne ne remet en question. C’est ce que je ressentais alors.

Mais quand je repense à ces années passées à l’école, même si je sais qu’énormes sont parfois les tensions, les rivalités entre certains élèves, je m’enthousiasme du fait qu’elle peut, par la qualité de ses enseignants, donner une vision d’un monde d’entraide et de fraternité. S’il y a chez l’être humain une sorte de sauvagerie, une brutalité qu’il est nécessaire de contenir et de transformer, l’éducation peut le faire par d’autres moyens que la compétition. Car les enfants sont tellement tyranniques à l’occasion. Quelle en est la cause ? Est-ce un atavisme, ou la reprise de ce qu’ils voient autour d’eux, ou les deux ? L’éducation, c’est opérer ce passage d’une brutalité atavique au stade que nous appelons “civilisation”.

Mes parents, lorsque le moment vint de quitter la ferme pour toujours, après que le camion de déménagement eut emporté les meubles, fermèrent la maison à clé et prirent avec la voiture un autre itinéraire pour ne pas devoir être vus dans les villages voisins. Une histoire se terminait, et c’était sans doute pour eux suffisamment

douloureux pour ne pas vouloir affronter les regards au passage. Plus tard, il m'est arrivé de revenir discrètement sur les lieux. La fromagerie avait été rasée pour laisser place à des silos. Personne n'habitait plus là.



Ferme de Saint-Antoine (Bure, 55). A gauche : l'ancienne fromagerie (vers 1970)